

LA DEMANDE EN MARIAGE

Secondo partie du CHEMIN DES LARMES

I

LA SAGESSE D'UN FOU

Le comte Maxime de Verdraine était charmé, subjugué et n'avait plus à se défendre contre ses impressions, il aimait Paule Pérard, et cet amour qui s'était si brusquement emparé de son cœur et de son âme, justifié par la beauté radieuse de la jeune fille et tant de grâces charmantes, se faisait déjà sentir avec toutes les ardeurs d'une violente passion.

— Elle n'est que la fille d'un paysan, se disait-il, mais elle est si belle !... Et puis elle m'aime, j'en suis sûr. Mon existence jusqu'à ce jour a été agitée, fortement troublée ; il faut faire une fin, comme on dit, et je sens que près de cette adorable jeune fille je trouverai la tranquillité, le bonheur.

Il pensait ainsi, le comte de Verdraine. Or, quand un homme en est là, — peut dire qu'il est vaincu.

Déjà Maxime était saisi par le désir de posséder la ravissante paysanne.

Toutefois, à la louange du jeune homme, nous devons dire que la pensée d'une mauvaise action ne lui vint même pas.

Il y avait tant de candeur et à la fois tant de dignité dans toute la personne de la belle jeune fille, que l'idée d'une séduction n'était pas admissible. Et puis, bien que le jeune comte n'eût pas montré jusqu'à ce jour de grands scrupules dans ses aventures d'amour, il n'avait pu s'empêcher de concevoir un profond respect pour Pierre Rouget et les époux Pérard.

— Tout bien examiné, se dit-il, si je ne puis en faire ma femme j'y renoncerai et partirai immédiatement. Mais puisque M. de Vaucreux connaît cette famille, interrogeons-le ; sur ses réponses, je réglerai ma conduite.

Maxime n'était pas l'homme des attermolements : il marchait toujours vite et allait droit au but.

Dans l'après-midi, se trouvant seul avec le vieux châtelain, il lui parla de la visite qu'il avait faite la veille et en termes chaleureux, enthousiastes, de Mlle Pérard.

— Mon jeune ami, dit M. de Vaucreux en souriant, je comprends votre admiration, Mlle Pérard, la belle Paule, comme on l'appelle, n'est pas seulement la plus charmante jeune fille de Saint-Amand-les-Vignes, elle est la perle de la contrée tout entière.

— J'ai remarqué qu'elle est idolâtrée des siens.

— Idolâtrée est le mot ; le père, la mère et surtout le grand-père l'adorent ; ils l'ont placée sur un piédestal, en ont fait leur fétiche, et pour un peu et s'ils en avaient les moyens ils lui bâtiraient un temple.

L'excès en tout est un défaut, dit le proverbe ; même dans l'affection, certaines exagérations sont mauvaises. L'éducation de Mlle Pérard est faite à l'envers.

— Comment cela ?

— Parce qu'on a fait naître en elle des idées singulières et qu'elle a des pensées qu'elle ne devrait pas avoir. Ses parents voulant la voir très au dessus de ce qu'elle est réellement, elle s'est trop facilement imaginée qu'elle est d'une nature supérieure et privilégiée. Il y a là un danger, un grand danger, et j'ai bien peur que, plus tard, la trop charmante jeune fille ait beaucoup à souffrir.

J'ai plusieurs fois parlé de tout cela à Pierre Rouget et je me suis même permis de le blâmer, mais il n'y a rien à dire aux gens qui ne veulent pas entendre.

— Néanmoins cette famille est honnête ?

— Parfaitement honnête et je la tiens en très haute estime ; j'ajoute que je considère comme un ami Pierre Rouget qui, comme je vous l'ai dit, mon cher comte, a été pendant plus de vingt ans mon fidèle compagnon de chasse.

C'est en raison de mon amitié pour le grand-père que je m'intéresse à la petite-fille pour qui l'on rêve, — ce que je déplore, — une haute et brillante destinée.

— Mais si elle a le droit d'y prétendre ?

— Oui, pour sa beauté, sa conduite irréprochable et l'honorabilité de ses parents ; mais ce n'est pas assez.

— Il me semble pourtant que c'est déjà beaucoup, et je ne vois pas pourquoi une jeune fille belle, distinguée et sage comme Mlle Paule Pérard, ne sortirait pas de la classe où elle est née.

— Mon cher ami, il manque à cette jeune fille l'instruction et l'éducation que réclame le monde.

— Oh ! le monde !... Il est ridicule, le monde. Fut-elle née tout au bas de l'échelle sociale, une femme, pour peu qu'elle soit bien douée, et c'est ici le cas, sait vite acquérir nos manières, nos usages.

— En principe, d'accord, mon cher comte, mais dans la pratique c'est autre chose.

— Je suis d'un avis contraire.

— Je sais bien que je ne vous ferai pas changer d'opinion, répliqua M. de Vaucreux avec un fin sourire ; du moment qu'une femme est belle, vous voudriez la voir monter sur un trône.

— C'est vrai, pourvu cependant qu'elle soit pure, gracieuse, et que l'honneur de sa famille soit intact.

— Comte, je vous trouve bien romanesque.

— J'ai toujours été ainsi, parce que j'ai toujours été dans le vrai.

— Dites plutôt parce que vous avez toujours été amoureux.

— Eh bien ! si vous voulez, mon cher hôte. Oui, à mes yeux, l'amour est tout ! Tout vient de l'amour, tout y retourne !

— Je puis être de votre avis, comte, mais à la condition que l'amour sera bien placé.

— Ce qui veut dire ?

— Que l'amour qui déroge n'est pas de l'amour.

— Par exemple, s'écria le jeune homme, voilà une étrange définition de ce sentiment qu'on appelle l'amour ! Je n'avais jamais pensé que, dans certains cas, l'amour cessait d'être l'amour ! Mais qu'est-ce que vous appelez déroger ! Voyons, monsieur, en seriez-vous encore aux préjugés sur la naissance ?

— Non. J'entends que l'amour déroge quand il s'adresse à un être indigne.

— Soit ; mais Mlle Paule Pérard n'est plus en cause, je suppose ; vous venez de me dire qu'elle méritait tous les respects et que sa famille était des plus honorables.

— J'ai dit cela et je le répète ; mais ces honnêtes gens sont des paysans ignorants ; la jeune fille est distinguée, gracieuse par nature, mais sans instruction sérieuse.

— L'instruction, cela s'acquiert comme le reste, et d'ailleurs...

M. de Vaucreux se mit à rire.

— Oh ! oh ! fit-il, que signifie ce " et d'ailleurs ? " Est-ce que vous pensez comme le bonhomme Chrysale ? Ce personnage ne connaît certainement pas la belle Paule, mais j'vous vois prêt à dire avec lui :

Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes.
Qu'une femme étudie et sache tant de choses ;
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie,
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse

— Eh ! non, fit le jeune homme avec un accent de mauvaise humeur qui frappa le vieillard ; mais entre l'ignorance absolue et la science il y a un abîme, et je trouve que vous êtes bien sévère pour Mlle Pérard.

Commençé sur un ton calme, presque indifférent, l'entretien avait gagné peu à peu en animation, en chaleur, surtout du côté de Maxime.

— Là, là, mon cher comte, dit M. de Vaucreux d'un air moitié enjoué, moitié sérieux, comme vous prenez feu !... On croirait vraiment que vous êtes tombé amoureux de la belle Paule.